

CAUSERIES 2024-2025

• NOS POÈMES D'ÉCOLE •



Médiathèque Julien Gracq

Résidence des Camélias

Résidence Pors Moro

Résidence Ty Kérentrée

Les récitations

Les récitations se faisaient debout, à sa table. Pas devant la classe.

Pour moi, la récitation c'est pas forcément un bon souvenir : on devait se mettre debout aussi, devant tout le monde. Quand on récitait à la maison, ça allait. Mais une fois à l'école sur l'estrade...

Les poèmes qu'on récitait ? Ce sont des choses qui restent toute notre vie. Ce sont des bons souvenirs.

On s'installait près du tableau. Quand nos camarades faisaient des singeries, on se mettait à rire pendant la récitation.

On ne se souvient pas beaucoup de nos récitations. Sauf de celles qui étaient dures : on les a tellement répétées qu'elles nous restent en mémoire ! C'étaient des textes difficiles mais très beaux, poignants. Touchants.

Certains poèmes étaient tellement longs, tellement difficiles, qu'on les apprenait petit bout par petit bout. Ça prenait l'année entière.

Moi, j'avais de la chance : je lisais le poème une fois et je le connaissais par cœur !

Je ne récitais pas les poèmes mais je les « parlais » : je les réinventais avec mes mots à moi. J'étais dans une école de bonnes sœurs : ça ne leur plaisait pas du tout ! Mais c'était comme ça : je n'arrivais pas à respecter un texte, il fallait que je commente tout ! C'était pareil avec les compositions. On me disait toujours : quand on écrit, on ne dit pas ça !

C'était des récitations notées.

On devait dessiner les poèmes qu'on apprenait : on avait une page pour écrire et une page blanche pour dessiner.

On faisait les gestes en même temps que l'on récitait *Perrette sur sa tête ayant un Pot au lait...* On adorait ça !

J'ai oublié tout le reste mais les fables de la Fontaine, je m'en souviens : peut-être parce que c'était des animaux, c'était très imagé ! C'était donc plus facile à retenir. Ça n'existait pas les livres d'images à notre époque.

Je me souviens de ce poème avec les oiseaux. Ça m'a tellement marqué que le soir, j'ai ouvert la cage de mon oiseau et je l'ai laissé s'envoler par la fenêtre... Je me suis fait gronder... Après il a fallu avec mon père aller d'arbre en arbre pour le récupérer.

On oublie du coup que la poésie, c'est aussi un beau texte, que c'est joli... on associe ça à l'école, aux devoirs : c'était surtout un travail de mémoire.

Il y a des poèmes, comme les haïkus, qui saisissent des beaux moments, des belles images... c'est très émouvant. On devrait tous écrire dès que quelque chose nous touche !

Qui écrit de la poésie aujourd'hui ? Qui sont les poètes de notre époque ?



La laitière et le pot de lait

Jean de la Fontaine

Perrette sur sa tête ayant un Pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue elle allait à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple, et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable :
J'aurai le revendant de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous ?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
Je suis gros Jean comme devant.



L'instituteur

Il y avait des élèves qui étaient brillants. Et d'autres qui étaient « des ânes... ». Et il y avait les chouchous !

Les chouchous avaient le droit d'essuyer le tableau à la fin de journée.

« Vous étiez sage à l'école ? - Non !!! Je n'étais pas sage à l'école. J'avais la langue agile. »

Il fallait faire des lignes en punition. Parfois au coin. Il y avait toujours quelqu'un dans un coin. Pas de châtiments corporels. C'était plus pour les garçons. Il y en avait qui étaient isolés sur un banc.

On était quarante par classe. L'instituteur nous appelait par nos prénoms. Plusieurs élèves d'une même classe pouvant avoir le même nom de famille, il était plus facile d'avoir l'attention d'un élève en particulier en l'appelant par son prénom.

En fin de récréation, il fallait rentrer à la queue leu leu avec une distance d'un bras entre chaque. En silence. Il ne fallait pas faire de bruit.

Moi je bavardais beaucoup. J'avais des annotations dans mon cahier ? Et des pages d'écriture à faire... Mais j'avais aussi des bons points ! ça compensait ! On avait le droit à une image si on se comportait bien.

Comme punitions on nous tapait les doigts avec une règle. Et si on se faisait prendre une deuxième fois, on nous mettait à genoux sur du maïs !

A genoux sur la règle aussi...

On devait montrer nos doigts pour que l'instituteur vérifie s'ils étaient propres.

Quand on n'avait pas bien récité, le maître nous disait « La patte ! ». Et alors c'était un coup de règle sur les mains...

Moi, c'était des coups de règles sur les bosses des mains. Avec la règle carrée bien sûr !

Parfois il ne se levait même pas : il repérait l'enfant qui bavardait et il lançait sa règle de son bureau sur ses mains !

L'école et moi, on n'était pas copines... J'avais une queue de cheval : elle était souvent tirée... Parfois en punition on nous tirait sur les petits poils du cou. Ça, ça faisait mal !!

Si on faisait des taches sur nos cahiers, le maître arrachait la page et nous l'attachait dans le dos. Après, on passait la récréation avec notre trophée dans le dos...



Le convoi d'une pauvre Fille

Julien-Auguste-Pélagie Brizeux (1803-1858)

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil :
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil ;
Puis venait un enfant, qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas.
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi.—Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit, au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe avril venait d'éclorre,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.



L'instituteur

Je me rappelle qu'on portait des capelines : ce n'était pas vraiment des manteaux, elles n'avaient pas de manche.

Je me souviens des filles en jupe et des garçons en culotte courte, par tous les temps. On avait tous des chaussettes montantes. Et, quand il neigeait, on mettait des torchons par-dessus nos chaussures, autour des semelles.

Je me rappelle que nous, on avait des sabots de bois. On les mettait un peu sur les braises pour les réchauffer... Mais de toute façon, avec 2 km à pied pour aller à l'école, on avait chaud en arrivant !

Je me souviens de la chaufferette. C'était carré, en zinc, avec un couvercle en bois. On y mettait de la braise et on l'emportait à l'école. On y posait les pieds ou les mains pour se réchauffer.

Il fallait ranger les sabots de bois à l'entrée, pour ne pas salir le parquet ciré.

Je me rappelle qu'on ne portait pas d'uniforme à l'école mais des blouses. Il fallait avoir deux blouses de deux couleurs différentes. Il fallait les changer tous les quinze jours. Cela permettait à l'instituteur de vérifier si on avait bien lavé nos blouses.

On avait droit à une nouvelle blouse à Noël : on recevait un nouveau tissu, du tissu vichy, d'une nouvelle couleur, pour confectionner une nouvelle blouse, une fois l'an. On allait alors chez la couturière.

Je me souviens aussi des blouses à carreaux : c'était obligatoire ! Chez nous c'était une semaine rose, une semaine bleue. Et il n'y avait pas intérêt à ce que ce soit froissé !

Je me souviens du matériel : le cahier de composition, le porte-plume, le papier buvard, l'encrier incrusté dans le bureau.

Il fallait s'appliquer, sous peine de recevoir des coups avec la règle du maître, des coups sur les doigts, des coups sur les bosses des mains. J'en ai pris des coups de règle quand je faisais des taches d'encre. Des coups de règle, j'en ai pris beaucoup aussi avant de réussir les pleins et les déliés. Et il fallait faire attention à bien écrire entre deux lignes, que les petites lettres ne dépassent pas.

Je me souviens aussi des petites ardoises. On recopiait exercices et leçons au propre dans le cahier. Mais avant, les ardoises nous servaient de brouillon. On criait quand la craie crissait sur l'ardoise.

Je me souviens des tableaux noirs, avec des craies.

Je me rappelle que nous aussi on écrivait à la plume. Il nous fallait remplir les encriers. C'était un boulot. On écrivait également au crayon gris, crayon qu'il fallait tailler au couteau car il n'y avait pas de taille-crayon.

Et les colles qu'on mangeait !

Je me souviens des pneus, dans la cour, ils n'avaient pas de chambre à air. Je ne sais pas trop ce qu'on était censé faire avec mais ça nous occupait. On jouait avec rien à l'époque.

Je me rappelle qu'on grimpeait à la corde, qu'on jouait à la marelle, à la corde à sauter.

On n'avait rien d'autre. Et à Noël on n'avait pas mieux, il n'y avait pas beaucoup de jouets à l'époque. On n'avait pas beaucoup de livres alors on les respectait.

A la fin de l'année, on venait avec un petit bloc de cire et un chiffon et on devait cirer nos bureaux.



Heureux qui comme Ulysse

Joachim du Bellay

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !
Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?
Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :
Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

